

L'ARBRE DANS LE JEU CULTUEL ET CULTUREL SEEREER : DU VOISIN-TEMOIN AU SANCTUAIRE.

Mbaye THIAO,

Enseignant-chercheur

Littérature africaine orale

Université Cheikh Anta Diop de Dakar (UCAD) / Sénégal

mthiao1111@yahoo.fr

mbaye9.thiao@ucad.edu.sn

Résumé

Vivant dans un monde peuplé d'espèces animales et végétales douées, selon les croyances traditionnelles, d'un principe de vie et pourvoyeuses d'énergies vitales, le Seereer entretient des rapports d'échanges divers avec son environnement. Aîné de la fratrie universelle, l'arbre est un fidèle compagnon de l'homme. Des racines, des feuilles et écorces utilisées pour le bain lustral du nouveau-né à la stèle funèbre (Teex Roog), l'arbre est témoin de l'aventure existentielle de l'homme à tel point qu'il est pour les héritiers du domaine agricole où il a germé un musée et un sanctuaire.

Mots clés : *arbre, culture, environnement, seereer, tradition*

Introduction

Constituée de paysans et d'éleveurs vivant dans le bassin arachidier du centre ouest du Sénégal, la communauté seereer¹¹⁵, enrichie par divers mouvements migratoires venus d'horizons variés, a aménagé un cadre de vie correspondant à un « *état du patrimoine écologique* » (Faye, 1996 : 111). Née des fiançailles de l'ancêtre fondateur en quête d'habité avec un paysage

¹¹⁵ Seereer : Ethnie vivant principalement dans le centre -ouest du Sénégal correspondant aux anciens royaumes du Sine, du Saloum et du Baol. « *Sur la carte du Sénégal, le pays seereer est une modeste bande de terre qui a réussi la prouesse d'avoir, pourrait-on dire, un pied dans l'Atlantique- dans l'espace estuarien du delta du fleuve du Saloum- et un autre sur le continent.* » (Faye, 2019 : 13)

virginal, la culture du terroir est profondément enracinée dans les vertus terriennes. À travers les âges¹¹⁶, le Seereer a entretenu des relations complexes avec son milieu conquis du fait de la cohabitation avec des puissances naturelles et surnaturelles. Pour le paysan seereer, le travail de la terre dans l'observance stricte des normes édictées par les esprits ancestraux est un acte de dévotion inscrivant l'activité humaine dans une dynamique cosmique et dans une unité mythique. Loin d'être un électron libre, l'être humain prend conscience de son appartenance à un ensemble infini fait d'échanges, de dialogues, d'analogies. De là l'idée que son destin est tributaire de ses rapports avec le monde qui l'entoure et qui reflète ses états d'âme. Aussi s'établissent-elles des homologies, des correspondances entre l'homme et les éléments ou phénomènes de la nature. C'est cette conception qui sous-tend le totémisme¹¹⁷ tel pratiqué dans le monde seereer. Dans ce système d'équivalence, l'arbre devient le théâtre où se joue la culture. Attiré par une sorte d'aimantation mystique, l'homme fait du pied de l'arbre à la fois un sanctuaire où s'effectuent des libations, un parlement où l'on débat des questions politiques, un tribunal pour statuer sur les différends fonciers, familiaux. Témoin privilégié des aventures individuelles et collectives ou adjuvant de l'ancêtre fondateur, l'arbre est un véritable réservoir culturel si intarissable qu'il nous semble essentiel à étudier à travers ses représentations dans les productions artistiques seereer, dans les mythes de fondation et autres récits oraux¹¹⁸ en particulier. Dans une approche

¹¹⁶ « Le premier cycle reproduit les conditions d'implantation du peuple dans un univers quasi virginal ; le deuxième met en scène tout un champ historique qui va de la période lamanale aux règnes des rois Gelwaar ; et le troisième s'inscrit dans l'ère des perturbations qui ont entraîné la dégénérescence de l'environnement ». (Faye, 1996 : 109-110)

¹¹⁷ « Le totémisme implique au minimum l'expression d'un parallélisme entre deux types de relations : les unes unissant l'homme à différents éléments de la nature, les autres unissant entre eux les segments de la société. Chez les Seereer, les premières concernent un environnement particulier à un moment précis de l'histoire d'un groupe, comme l'attestent les matériaux présentés ici, recueillis chez les Seereer de Sénégal dont les premiers matriclans s'installèrent sur leur site actuel entre le XIIIe et le XVe siècle. » (Dupire, 1991 : 38)

¹¹⁸ L'essentiel des mythes qui constituent le corpus de la présente étude ont été recueillis et traduits dans le cadre de nos recherches doctorales. Ils mettent généralement en scène les péripéties de l'aventure de l'ancêtre fondateur conquérant un domaine habité par des entités surnaturelles.

principalement sociocritique, nous montrerons, d'abord, le rôle de l'arbre dans l'aventure civilisatrice de l'ancêtre. Ensuite, nous nous évertuerons à mettre en évidence ce qui en fait un foyer de spiritualité après avoir démontré comment il centralise toutes les activités de la vie sociale. Et enfin, il conviendra de voir le transfert de ses attributs par le biais de la toponymie.

1- L'Arbre : Témoin et adjuvant de l'ancêtre fondateur

Le motif de la quête de l'habité constitue un thème majeur dans nombre de mythes seereer de fondation. De façon générale, il met en scène un homme qui, pour une raison ou pour une autre, décide de migrer vers un ailleurs meilleur. Ainsi s'ouvre une aventure qui le met au contact avec un paysage sauvage, mais vivant et doué d'une âme sensible aux balbutiements de « la nature naturelle » et de « la naturelle humaine et animale ». À ce sujet Amade Faye écrit :

La fréquentation des forêts originelles a permis ainsi de surprendre les ébats d'un monde dans tous ses états et de mettre en évidence, progressivement des amphithéâtres où l'Arbre et l'Animal jouent leur partition en attendant bien sûr que l'homme signale sa présence. (Faye, 1996 :111)

C'est dans ces sillons virginaux que l'ancêtre Seereer (*Seereer cosaan*), par son premier coup de hache, sème les graines d'une civilisation qui tire sa source du patrimoine naturel. La concession des terres arables ou à usage d'habitation est assujettie, outre le pacte avec les génies, à un effort de défrichage, une domestication des énergies vitales du milieu naturel. Les arbres qui composent ces forêts originelles sont des centres de captation et de redistribution des énergies vitales propices à l'épanouissement. Voilà pourquoi, dans la plupart des cas, la quête de l'ancêtre s'achève auprès d'un arbre

(baobab, tamarinier ou fromager) comme on peut le constater dans les séquences suivantes :

-Il arriva jusqu'à l'ombre d'un grand tamarinier
Le maître des lieux s'appelait Yaa-Maak
C'est Yaa-Maak qui a délimité le lieu.
Yaa-Maak est le nom d'un bois sacré.
Il découvrit donc le site de Yaa-Maak,
Et manifesta le désir de s'y installer.
Un Esprit avait cependant élu domicile sur le site.
(Thiao, 2017 : 64)

-Alors, il continua sa quête.
Et il arriva, un jour, à l'ombre du « Grand Tamarinier ».
C'était un tamarinier géant.
Sous le tamarinier, des éléphants avaient mis bas.
Le chasseur les surprit. (Thiao, 2017 : 66)

Le plus souvent, c'est en suivant les traces d'une proie blessée se faufilant dans le bois, ou au moyen d'une vision onirique sous la forme d'un halo, que le fondateur découvre le lieu indiqué. La nature des arbres qui y poussent renseigne à suffisance sur ses potentialités matérielles et immatérielles. Dans les croyances populaires seereer, le tamarinier est, grâce à son ombrage salvateur, un refuge pour les animaux sauvages importunés par les canicules ainsi que les laboureurs éreintés, mais et surtout la demeure des esprits surnaturels. Ce berceau éléphantin aux langes d'herbes diverses et d'arbrisseaux laisse entrevoir une cité prospère. L'arbre se révèle un voisin hospitalier et généreux, mais aussi le dépositaire des actes verbaux du pacte de l'ancêtre avec les esprits surnaturels. Malgré l'usure du temps, l'érosive éponge des tempêtes sahéliennes, il continue à transmettre aux différentes générations ces actes constitutionnels du groupe lignager ou de la communauté villageoise. Les arbres sont un condensé d'histoires premières.

Ils sont comme de grands aînés sur lesquels nous levons les yeux d'instinct pour leur demander les secrets de l'histoire ; ils seront les témoins impassibles des spectacles interdits à nos yeux éphémères et qui sait ? ils verront peut-être entrer au port l'esquif où chaque génération aura donné son coup de rame. (La Flize, 1913 : 272-273)

L'arbre fut un support naturel de la pensée humaine avant de servir, aux temps modernes, à fabriquer du papier. Il a su graver les péripéties de l'aventure collective et même les événements à venir. L'ancêtre ne s'installe jamais dans un lieu sans s'assurer de ce que celui-ci offre comme possibilité à ses descendants. Ils en seront les légataires par le droit coutumier du premier occupant. Son voisinage avec l'arbre favorise de multiples échanges voire des dialogues incessants. L'homme est donc attiré et adopté par l'arbre qui a su s'acclimater et s'adapter à un paysage qui regorge des potentiels inestimables. Créature première consolidée par son ancienneté, l'arbre condense une expérience assez édifiante pour permettre à l'être humain de lire en filigrane les hiéroglyphes dont il est porteur. L'origine de l'homme, dans la cosmogonie seereer, est indissociable de l'existence de l'acacia albida (*Saas*) comme le rappelle d'ailleurs Henri Gravrand, dans une analyse des traditions subsahariennes :

L'élément commun à ces trois traditions est l'antériorité de l'acacia épineux par rapport aux espèces végétales et animales et par rapport à l'homme. Non seulement l'acacia leur est antérieur, mais selon ces traditions, il a joué un rôle dès le début de la création selon les ethnies, rôle interprété différemment, mais qui est affirmé dans les mythes. (Gravrand, 1990 : 192)

L'interprétation du rôle de l'arbre renseigne à suffisance sur la conception de la nature propre à la culture de terroir. Ayant pu émerger avant les autres créatures, dès l'éclosion de l'œuf génésique, il devient un référent incontournable, un axe majeur du mouvement cosmique. L'errance de l'Ancêtre apparaît sous cet angle comme une recherche de repères naturels indispensables à une vie paisible et prospère.

La communauté lignagère ou villageoise s'organise autour du patriarche maître de terres (*laman*) et administrateur du territoire concédé par les esprits ancestraux (*pangool*). L'exercice du pouvoir, en milieu *seereer*, requiert leur approbation susceptible d'être décodée par les devins (*saltigi*) ou les savants en sciences occultes (*madag*). Les rites d'intronisation, généralement au pied d'un arbre tutélaire, apparaissent comme des stratégies de légitimation et de mystification du pouvoir. Dans *Les origines du pouvoir en pays seereer*, le narrateur évoque l'aventure du prince héritier à la conquête d'un arbre mystérieux, emblème du pouvoir royal :

Ce matin-là, guidé par le signe,
Waagaan reprit le chemin.

Et, suivant le signe, il progressa
jusqu'à destination.

Il s'assit sur la racine-contre-fort du
baobab.

Au même moment, Jamboon
s'agenouilla devant lui et lui :

« Sois le bienvenu, Seigneur, roi du
Sinig » (Faye, 2016 : 57)

Cet arbre insaisissable figé dans sa forme véritable par une femme, adjuvante et cofondatrice de la cité, a donc élu domicile bien avant la fondation d'un village. L'ayant accueilli dans son périmètre vital, il devient pour ainsi dire un bienveillant aîné assurant une protection naturelle et surnaturelle indispensable à l'exercice du pouvoir dans un monde de confrontations mystiques. Ce baobab légendaire, hôte des cofondateurs est le

témoin vivant de cette histoire inédite. Mieux, son emplacement en pleine forêt ou au seuil de des habitations, voire dans les arrière-cours de concessions (*xulang*) détermine les différents espaces intimes dans la culture du terroir. Théâtre des rites d'intronisation, l'arbre est un des symboles les plus illustres du pouvoir traditionnel et devient à la fois marqueur d'identité politique et élément essentiel « *au cœur de la territorialité du phénomène socioculturel.* » (Faye, 2016 :143). Des branches de ces baobabs emblématiques résonnent comme en écho les serments des fondateurs réactualisés par les successeurs, du chef lignager au roi en passant par le chef de province. C'est au pied de l'arbre que se tiennent les instances de délibération.

2- L'arbre à palabres : un tribunal coutumier

Tel un musée, l'arbre déploie et expose ses œuvres : ramure, branchage, feuillage formant un ombrage bienfaisant, fédérateur et protecteur. Comme indiqué ci-dessus, la proximité de certains arbres, dans les représentations populaires, est un gage de protection, de bien-être pour la communauté. Pour aménager un cadre de vie convenable, l'ancêtre débroussaille un paysage sauvage en abattant ou en élaguant des plantes avant d'habiter. Pourtant, certains arbres ont pu échapper à son coup de hache et servent de lieux de rencontres divinatoires, de jeux pendant la saison sèche, de joutes et autres palabres, en quelque sorte ils constituent *des « lieux porteurs de langage »* (Faye, 2016 :140) et donc des « *lieux anthropologiques* ». Dans les villages seereer, les grands arbres tels que le fromager (*Mbudaay*), le tamarinier (*soob*), le caïlcédrat (*Ngariñ*) et le baobab (*paak*) tiennent lieu de place publique (*Nqel*) abritant des manifestations diverses. Henri Gravrand a rapporté :

Ladamba fonda ainsi sa maison et bientôt un nouveau village autour de ce tamarinier. Or dans ce tamarinier, il y avait trois couronnes, invisibles aux profanes. Il y avait

aussi de l'or, de l'argent et une natte, c'est-à-dire les attributs du pouvoir, la natte servant de siège pour rendre la justice sous l'arbre à palabre. Le tamarinier assura l'investiture, non pas de trois rois, mais de trois princes qui obtinrent d'importantes fonctions dans le gouvernement du Siin. (Gravrand, 1983 :269)

Sans être forcément la source du pouvoir, l'arbre a des fonctions sociales, politiques et juridiques indispensables à la cohésion communautaire, à la bonne gestion de la cité en garantissant à chaque membre le droit à une justice équitable. Ses mystérieux pouvoirs d'influence sur le destin de l'homme sont souvent évoqués dans les récits mythiques. Dans *Le Tam-tam qui saigne*, l'avenir des environs du baobab en pleine forêt sauvage est prédit par le vautour, oiseau rapace non moins symbolique, à travers son dialogue avec l'hyène ainsi rapporté : « *Iyo meene i ndefnaayo.* »
A jegkayii jamano kaa na ngaraa,
Wiin a ngenkayo mee.
Wee ne'it kaa o Nqel Baak Nqel o Paak
A mbakayo mee njom.

« Parfait, mais sache que là où nous sommes,
Dans un avenir proche,
Des personnes viendront y habiter.
Elles nommeront ce lieu « Baobab à palabres »
Elles y organiseront des séances de lutte.

(Thiao, 2017 : 52)

Le chasseur qui se faufilait dans le bois avait surpris cette conversation. Il comprit que ce baobab au faite duquel niche un vautour décrypteur de l'avenir, et pied duquel gîte une hyène offre l'opportunité d'une vie harmonieuse faite de dialogues, de consensus propres à cette communauté gérontocratique qui mise sur la sagesse des aînés pour rendre justice. La stabilité de la

société est souvent menacée par des conflits d'intérêts, des divergences de conception (de la gestion) des affaires de la cité comme la gestion du foncier, des différends familiaux et lignagers. Dans la société seereer traditionnelle marquée aussi bien par la figure du maître des terres (*laman*) que par celle du grand éleveur de bovins (*siide*), la convivialité et le bon voisinage se heurtent souvent à de crises voire des conflits. Lorsque le troupeau dévaste les champs d'autrui, le litige est réglé à la place publique (*Nqel*). Ainsi à l'ombre du fromager ou du baobab, se réunissent les sages du village pour statuer sur les questions de l'heure. Ces arbres deviennent des tribunes d'expression de toutes les opinions, mais aussi des tribunaux pour statuer sur les différents litiges. Dans le récit précédemment cité, le narrateur insiste sur cette dimension mythique et symbolique de l'arbre :

Ndaa mene Saambe Nqel Maak a ne'e.

Oxe andoona ee o te sinju Saambe Nqel Maak,

Pourquoi l'appelle-t-on « arbre du conseil de Sambé ? »

Certains l'appellent aussi « l'ancien site de Sambé »

(Thiao, 2017 :40)

L'ombre de ces arbres géants pourvoyeurs d'oxygène, de fruits, de bois de chauffe, de bois de branchages pour les clôtures des concessions est un lieu de rassemblement à multiples fonctions sociopolitiques. Les sociétés ouest-africaines ont des espaces de dialogues régis par des normes édictées par les fondateurs sous l'inspiration bienveillante des esprits tutélaires. Tous les jurés sont convaincus de la présence invisible des morts spiritualisés à l'ombre de leur voisin séculaire, en l'occurrence l'arbre du conseil. La crédibilité du jugement en dépend amplement. Ce périmètre ombragé est un espace de légitimation des décisions du conseil des sages. Il convient de rappeler qu'avant d'être soumis à cette dernière instance, les différends sont traités dans d'autres espaces symboliques : la cour (*o maax ole*) de la concession sous la direction du chef de famille (*yaal*)

mbind) ou du chef lignager (*o maak a ndok*) toujours au pied d'un arbre. Témoin de tous les jugements depuis la fondation du village, l'arbre à palabres, tel un officier de justice, consigne tous les actes de délibération du conseil des sages. C'est ainsi que le différend du chasseur avec son beau-frère qui se disputaient le tam-tam mystérieux est porté à l'arbre du conseil :

Ta xooyo maak we.

Ree wiin we ngarnayo

A laamtino a layin ole:

- « Wo maa jeg to famb ee? »

Tee: « at ta lay mee jegtuna famb

Um lay mee jeltuuma famb. »

- Ta layno:

« Ndiik famb re no bay uf a i soɓ un

Maa jegtano !»

Kom famb re no bay uf,

Maa jegtano ?

[...]

Ree andoona ee a mbi'ay neene, ta lay le

Mene dinki oxo ne'keel o Nqel O ɓaak.

Lorsque ceux-ci arrivèrent,

Ils interrogèrent le beau-frère en ces termes :

- « Comment as-tu obtenu un tam-tam ? »

Il s'entêta : « Qu'il dise où il a obtenu le tam-tam,

Et je dirais où j'ai obtenu le mien !»

Ils lui dirent :

- « Nous avons trouvé le tam-tam entre tes mains.

Où l'as-tu pris ?

Puisque nous l'avons trouvé entre tes mains,

Dis où l'as-tu pris ! »

[...]

Ils décidèrent que ce lieu désormais

S'appellera « Baobab arbre à palabres ».

(Thiao, 2017 : 51-54)

Ce jugement inaugural des cofondateurs du village a été entériné par la communauté qui, en plus du tam-tam mystérieux et objet de rites propitiatoires, de séances de lutte rituelles, se dote d'une juridiction, mais aussi d'un tribunal : le Baobab à palabres (*Ngel o Paak*) où a été trouvé tam-tam en question. Désormais, il sera l'endroit consacré pour juger en toute impartialité. Ce lieu, commun à tous les groupes lignagers, garantit à chaque membre le droit à une justice équitable. L'interrogatoire public auquel sont soumis les plaignants montre que la société seereer a toujours cherché à préserver sa cohésion en favorisant les conditions nécessaires au règlement des contentieux et des litiges fonciers inhérents à une société agraire. L'arbre à palabres contribue à cette cohésion sociale, au raffermissement des liens et à la mise en œuvre de la politique judiciaire suivant la tradition (*o mbaax*). Aussi joue-t-il un rôle déterminant dans la vie religieuse en pays seereer.

3- L'arbre : un foyer de spiritualité

Dans les récits génésiques seereer, l'univers est représenté comme un espace où vivent des espèces diverses le plus souvent personnifiées. Les éléments primordiaux apparaissent comme des êtres vivants ou des entités spirituelles. Dans l'imaginaire collectif seereer, tout a une âme, une essence, une force motrice qui le fait interagir avec ce qui l'entoure. Ainsi en est-il de l'arbre, un des adjuvants majeurs de l'ancêtre fondateur. Dans nombre de mythes seereer, ce dernier cherche à s'adjoindre les énergies vitales de certaines plantes dont les vertus et propriétés sont indispensables à l'accomplissement de sa mission. Les grands arbres en s'enracinant profondément dans le sol percent les mystères souterrains d'un autre monde. Cet enracinement dans la terre les place entre deux espaces de vie : la vie en gestation dans le ventre de la terre enceinte de mille et une choses. Dans ce monde de la pénombre gisent les secrets de toute

vie. Sur ce drap phréatique se fécondent « *les ovaires du futur* ». D'autre part, la vie à la surface, sur la terre-mère que surplombe d'un ciel mâle fécondant, n'en est pas moins énigmatique. Il est donc un symbole de la vie dans ses formes plus infinies. Ce vitalisme tout comme son symbolisme lui confère des pouvoirs exceptionnels à l'origine de sa vénération, en tant réceptacles des forces transcendantes. Conçu comme un signe de vie ou source de vie pourvoyeuse d'énergies vitales, l'arbre occupe une place de choix dans les rites célébrant la naissance d'un enfant. Dans certains milieux seereer, le nouveau-né reçoit un bain lustral dans un canari contenant entre autres objets des écorces, des feuilles et des racines d'arbres comme le mythique acacia albida (*Saas*), censé protéger l'enfant contre les forces occultes telles le mauvais sorcier (*o naq o pariy*), les morts en quête d'incarnation (*xon faaf*).

Lors de la naissance d'un enfant, on place une branche de *Saas* au sommet de la case où il va passer les huit jours de sa réclusion avec sa mère. Il faut choisir un petit *Saas*, en pleine croissance et autant que possible auprès d'un croisement de chemins, circonstance favorable à la désorientation des mauvais esprits. Il convient que le *Saas* soit hissé à un moment où le bébé dort, pendant que celui qui accomplit le rite prononce les paroles propitiatoires. (Gravrand, 1990 : 126)

L'élément végétal est au cœur de la pratique religieuse. Tous les rites qui rythment le calendrier agricole, des semailles à la consommation des premières récoltes, inscrivent l'activité humaine dans la mouvance cosmique du cycle de saisons qui détermine en même temps les divers états de la nature. La vie spirituelle suit cette dynamique universelle. Le compagnonnage de l'ancêtre avec l'arbre va au-delà des usages pratiques de la vie quotidienne et établit une connexion avec les entités

spirituelles. H. Gravrand écrit : « *le premier de ces Pangool n'est pas une personne humaine mais un arbre sacré qui fut pendant des siècles le centre politique et religieux de la tribu des Ñaawul* » (Gravrand, 1990 : 332). À la fois berceau et cercueil, l'arbre est un fidèle compagnon de l'homme dans son aventure existentielle. Dans leurs testaments consignés en des actes verbaux, certains fondateurs choisissent le pied de l'arbre ou le bois dans lequel leur dépouille devra être inhumée afin de faciliter sa mutation.

Yaa ta meebna rek a tud ale cuxdit.

Ta lay :

« O qeeye oxee xeene ! »

A adwan a den, a adwan a den

Bo me ta layduna den maaga nu ngeekkaxaam;

Ta doong a lang ale, a yet a dong nu

took faak ne

Tee refu i njuuraa ma

nqedaa jam.

Dès qu'on souleva le corps, le vautour s'en échappa.

Les gens dirent :

- « C'est le bonhomme qui se manifeste ainsi ! »

Ainsi le vautour leur ouvrit le passage et les guida

Jusqu'à l'endroit où il souhaitait être enterré.

Il se posa à terre, s'envola et se posa sur

le fâte du baobab.

C'est le baobab au pied duquel nous faisons des libations et des prières de paix.

(Thiao, 2017 : 100-102)

La mort ne rompt donc pas le lien de l'homme à l'arbre, c'est plutôt un autre compagnonnage qui se noue en ce sens que le baobab porte les strates mémorielles des hauts faits d'un héros inoubliable. Les processions qui s'y déroulent constituent un ressourcement d'une communauté qui dépoussière ses archives

à pas de danse, de chants et de supplications. La notoriété de l'ancêtre et la personnification de l'arbre aboutissent à une identification des vieux compagnons dans une relation à la fois homologique et analogique. La proximité de l'arbre garantit aux morts une mutation en une forme impérissable et éternelle. C'est pourquoi à défaut d'être enterré au pied d'un arbre protecteur, on plante à côté du tombeau une stèle (*a teex Roog* ou bois de Dieu). C'est une figuration de l'invisible, une preuve de l'interférence du monde des vivants avec celui des morts intercesseurs auprès de la divinité suprême. En milieu seereer, on choisit souvent le bois d'Acacia *ataxamtha* (*qool*) car le « *Somb est le symbole de l'immortalité, puisque ce bois dure mille ans dans un tombeau sans être abîmé. Il est aussi symbole de la vie, puisqu'il est détenteur des énergies vitales* » (Gravrand, 1990 : 264). Dépouillée des contingences corporelles, l'âme humaine recouvre la fluidité lui permettant de s'incarner dans des espèces végétales de convenance. De là le totémisme. Ce faisant, l'arbre devient un foyer de spiritualité essentiel aussi bien dans la pensée religieuse que dans les pratiques culturelles. En pays seereer, l'arbre est un temple à ciel ouvert que visite « *le reflet d'âmes propices* » (Senghor, 1990 : 15). La communauté est convaincue de la présence bienfaisante des mânes qui prêtent une oreille attentive aux vœux de leurs descendants. Cette conviction se lit à travers plusieurs mythes et contes où les plantes sont douées de paroles ou servent de demeure à des êtres mystérieux. Dans *Le Tamarinier blanc*, le héros fondateur vint pour débroussailler et habiter, mais il fut interpellé par une voix mystérieuse.

Re garna boo men soof ne
Tik a layin : - « Xey Koor oxo Ngom ! »
Ta yôklu, yôklu, ga'ee tik.
Ta baat o goda. Ta baat o goda ba
Jof den soob ne.
Saamaand a dalfo sut xoox um,

A dakwo jaxnoor fo ten.:
Re dakwin lay
 85 - « *Xey Koor oxe Ngom !* »
Ta doon faax re a lang ta dalfo
 - Saa Njogo posa sa hache à terre
ga' kaana na xooyan
Ta lay :
 « *Ndax ka waagi ro god taxar lakas*
 - *o xayâna in soob ne?*
I layong neen
O faafit adna.
Mboolo ne refna meene !
Xan i mbi'anong mboolo ne. xupuuna

Lorsqu'il arriva près du tamarinier
 Quelque chose l'interpella et dit :
 - « Eh ! le sieur Ngom ! »
 Il leva la tête, et chercha mais il ne vit rien.
 Il continua à défricher.
 Il défricha et s'approcha davantage du tamarinier,
 Un cobra sortit la tête de l'arbre
 Lui fit face et à nouveau l'interpella :
 85- « Eh, le sieur Ngom ! »
 et aperçut ce qui l'interpelait.
 Le serpent lui dit :
 « Peux-tu abattre les autres arbres
 et nous laisser ce tamarinier ?
 Si tu le fais nous te confierons un secret
 qui pourra t'aider à réussir ta vie.
 Ta communauté qui se trouve ici,
 Nous ferons en sorte qu'elle se développe davantage.

(Thiao, 2017 : 136-138)

Cette séquence du mythe met en scène la rencontre de
 « la nature naturelle » avec la « nature humaine ». L'action
 civilisatrice de la hache est encadrée par les forces surnaturelles

qui réglementent l'aménagement de l'espace et les cultes d'une société agraire. Le serpent qui se lovait dans le creux du tamarinier est un esprit auquel le patriarche et ses descendants rendront un culte. Il est vénéré par certaines communautés lignagères qui le voit comme l'une des manifestations de la puissance transcendante. Cet aspect numineux transparait à travers les vertus mystiques et miraculeuses du tamarinier. Ses alentours se distinguent des espaces profanes destinés aux activités quotidiennes. Son ombrage est le théâtre de diverses cérémonies rituelles visant à réactualiser le pacte de l'ancêtre avec les puissances spirituelles. Dominique Sène note :

La plupart des bois sacrés où les hommes communient avec les esprits occultes, les ancêtres bienfaiteurs réincarnés en *pangool*, se trouvent eux, soit au pied d'un grand arbre situé devant la maison ou dans un autre village proche ou lointain, soit dans un endroit inhabité où un arrière-grand-parent a dû s'établir dans le passé. (Sène, 2016 :302)

En tant que symbole du lien avec la transcendance, l'arbre donne accès au monde des puissances supranaturelles. Aussi procède-t-il à une redistribution des énergies vitales pour permettre à ses voisins humains de survivre aux vicissitudes de leur condition et aux aléas d'une nature à l'état sauvage. Il contribue au maintien de l'équilibre cosmique et au recouvrement des forces de l'homme dont le bien-être quelquefois est menacé par des pathologies qui amoindrissent ses énergies en provoquant des dysfonctionnements physiologiques ou psychologiques. Le Seereer se sert des plantes pour fabriquer des médicaments contre ces troubles. Leurs vertus thérapeutiques sont révélées, généralement au devin (*saltigi*), au moyen d'une communication onirique avec les esprits. Certaines pathologies seraient dues à un manquement aux devoirs envers les trépassés qui manifestent ainsi leur

courroux. Sous-tendue par le spirituel, la médecine traditionnelle, outre le traitement des atteintes organiques, réconcilie les patients avec leurs ancêtres par des libations au pied de l'arbre tutélaire. La thérapie traditionnelle est « *une recharge d'énergies vitales* », un renouement et une remise en ordre rendant à l'homme la plénitude de ses forces. Il peut également les décupler grâce aux plantes qui ont des propriétés mystiques reconnues. L'adjonction, l'incorporation ou le port des composantes végétales de la nature renforce et ressource l'âme du patient dans la mesure où les Seereer ont une conception particulière de la thérapie. « *A leur sens, écrit Dominique Sène (2016 : 302), c'est la cause de la maladie qu'il s'agit de soigner et pas seulement ses effets, car ceux-ci ne sont que subordonnés à la cause- le plus souvent considérée comme étant ordinairement d'ordre mystique.* »

Les symptômes de la maladie, les douleurs qu'elle engendre ont toujours des causes profondes que seuls les hommes de sciences occultes, tels que les devins, sont capables de déceler. Le diagnostic requiert des techniques divinatoires ainsi que l'assistance des esprits ancestraux qui ont fondé les villages en tenant compte de la proximité de telle ou telle autre plante dont le voisinage offre des opportunités multiples aux villageois surtout pour le traitement de certaines pathologies. En reconnaissance de ces services rendus à la communauté, l'arbre est l'objet d'un certain nombre d'interdits (élagage, consommation des fruits, utilisation du bois pour le chauffage). La transgression de ces interdits peut provoquer des crises psychopathologiques (*Yen Pangool*). Pour y remédier, on doit faire des libations au pied de l'arbre et implorer le pardon des esprits, maîtres des lieux. « *Les pangool, chez les Seereer du Siin, ont partie liée à la phytothérapie parce qu'ils sont censés révéler aux guérisseurs traditionnels de précieux secrets sur les vertus médicinales des plantes et sur d'autres remèdes alternatifs aux formes « modernes » de médication.* » (Sène,

2016 : 303). Les pratiques curatives sont indissociables des croyances des populations qui accordent une place de choix au sacré et au surnaturel dans leur conception de la maladie : une atteinte pathologique du corps ou de l'âme. La médecine traditionnelle, tant du point de vue de la nosologie que de la thérapie, fait recours aux savoirs ésotériques des hommes d'exception, fins connaisseurs des vertus et propriétés des plantes susceptibles de rétablir la connexion avec la transcendance. Les arbres participent aux jeux culturels en abritant les enclos initiatiques où sont transmis les savoirs traditionnels. Ils constituent le théâtre des rites de guérison ainsi que des chasses rituelles (*miis*). La phytothérapie traditionnelle seereer apparaît souvent comme un recours au sacré par le truchement d'une plante susceptible d'aider l'homme à recouvrer ses énergies vitales ou à éviter d'en perdre. L'arbre, pour ainsi dire, est un des véhicules majeurs de la spiritualité seereer. L'homologie ou le dialogue de l'homme avec l'arbre est perceptible à travers le mode de nomination par l'ancêtre des contrées nouvellement fondées.

4- L'arbre : parrain de la communauté

La tradition orale, à travers les mythes de fondation, nourrit l'imaginaire collectif en expliquant l'origine et l'état des choses pour légitimer un art de vivre en accord avec l'environnement. La qualité du domaine foncier du matriclan est suggérée par la nature des arbres qu'on y retrouve. Le destin de la communauté est lié aux traitements qu'elle réserve aux plantes qui l'ont accueillie ou qu'elle a dû sacrifier lors de l'aménagement de son nouveau terroir. Comme attiré par une force irrésistible, l'ancêtre, après une errance marquée par des escales prospectives, atterrit souvent auprès d'un arbre révélateur du potentiel que regorge la terre. Pour en tirer profit le Seereer s'appuie sur l'homologie avec l'espèce végétale dominante dans le milieu pour baptiser sa nouvelle demeure.

L'appellation du village vise avant tout une appropriation des attributs des plantes.

L'argument toponymique inspiré du potentiel de la nature et des mythes cosmogoniques prend en charge la détermination des structures résidentielles. Beaucoup de villages seereer conservent encore, aujourd'hui, leurs modes désignation, des liens sémantiques avec le passé de leur espace de résidence. C'est le cas notamment, de *Nqayooxeem* (lieu où germent à profusion des semelliers), de *Saaseem* (lieu où pousse une forêt d'*acacia albida*), *Jiloor* (domaine de chasse où pullule le gibier. (Faye, 1996 : 112-113)

Les noms de beaucoup villages seereer sont formés à partir du nom d'un arbre auquel on ajoute le suffixe (eem) : saaseem est formé de saas (*acacia albida*) + eem. Le village qui porte un tel nom lie son destin à celui de ladite plante. À son image, il pourra se développer et assurer à ses habitants la prospérité, mais aussi une protection contre toutes les forces nuisibles de la nature. Nombre de récits mettent en scène des arbres doués de pouvoirs extraordinaires : faculté de parler, fruits magiques, jaillissement d'un halo attractif. Il en est de même de *Ndof o Ngoor* qui signifie littéralement « petit rônier mâle ». Ce nom suggère le gigantisme et la virilité, en un mot la puissance. La caractérisation des villages est donc tributaire de l'interprétation des signes inscrits sur les feuillages dont l'écho, au gré du vent, transmet à qui sait l'écouter les voix multiples qui fusent de partout. L'appellation en est une figuration dans le langage humain. À ce propos Amade Faye écrit : « *Cette logique qui a d'abord commandé le choix et la caractérisation des lieux*

d'habitation atteste d'un rapprochement plus avéré entre l'homme et son environnement. » (Faye, 1996 : 112)

La nature est le miroir de l'âme des hommes. Chaque élément correspond à une idée ou un sentiment humain. Le voisinage végétal ne déroge pas à cette règle cosmique. L'arbre apparaît comme un agent représentatif des vicissitudes de la condition humaine. La caractérisation des lieux d'habitation seereer est basée sur la toponymie des arbres et des bois constituant un cadre de correspondances et d'analogies. Ainsi l'antique pacte avec le fondateur est réactualisé par l'usage quotidien du nom emblématique qui vivifie les liens affectifs avec le terroir. Tout comme la présence du géant baobab, l'énoncé du nom est une *re-présentation*, un rappel de l'état premier du paysage habité et des normes d'exploitation du patrimoine végétal. La toponymie et l'anthroponymie sont d'une utilité sans équivoque pour la compréhension de la culture seereer en général, la vision du monde et les orientations écologiques qui instituent un art de vivre respectueux de l'environnement. Elles permettent de mieux saisir le rôle de l'arbre dans le jeu culturel et culturel seereer. Pour cette communauté paysanne, l'abondance de certaines plantes dans un milieu donne l'espoir de possibilités agricoles. D'ailleurs, le test de fertilité du sol est un motif récurrent dans la quête de terres arables du patriarche fondateur de village. Le potentiel environnemental influe considérablement sur le destin de la communauté à tel point que la dénomination inspirée des arbres renseigne sur la nature de la société. Tout comme l'agriculture, la cueillette est une activité première qui a pu motiver la décision de s'installer auprès des plantes fruitières. Le bois est le premier matériau usuel de la communauté villageoise. Conséquemment, la dénomination tient compte des ouvrages réalisables avec cette matière première végétale.

L'environnement fournit aussi des arbres dont les noms déformés ou non deviennent des noms d'agglomérations : *Ngiiic*

(le jujubier), *Xayoox* (nom d'agglomération qui vient de *nqayoox*, arbre à feuille persistante dont l'écorce sert à fabriquer des cordes ; O *Saas* (nom vient du grand nombre d'arbre nommés *saas* en sérère (*Faidherbia senegalensis*). (Diouf, 2019 : 131)

Le Baobab (*baak*) d'où est dérivé le nom du village *Paako* offre à l'homme de nombreux services : outre l'ombrage et les fruits très prisés, les feuilles dont on se sert pour assaisonner le couscous et l'alimentation du bétail pendant la saison sèche, les écorces servent à fabriquer cordes et câbles. Cet arbre de vie contribue au mieux-être de la collectivité adoptive et lui rappelle les raisons religieuses, mystiques et économiques du choix du nom du village. Il s'agissait de consigner les bienfaits d'un milieu spirituellement chargé et vivant.

« Les éléments qui la composent : les arbres, les plantes, les fleurs, les lianes, fourrés, les buissons ont une âme. Ils pensent éprouvent la joie, la tristesse, des angoisses. Ils ne sont pas seulement instrument, langage et symbole au service de l'homme, ils ont un langage : ils s'expriment. »

(Makouta-Mboukou, 1992 :14)

La toponymie, tout comme l'anthroponymie, permet de mieux appréhender les corrélations entre le Seereer et son environnement à travers les représentations langagières du patrimoine naturel. Le nom du village draine une puissance mystique tout en charriant un flux d'histoires individuelles ou collectives qui continue à influencer sur les dispositions psychologiques, mémorielles et spirituelles des habitants. Le pacte d'adoption que réactualise le nom de la contrée fait de l'arbre un musée vivant,

une instance mémorielle distillant en sourdine les voix narratives d'un parrainage antique.

Conclusion

En pays seereer, les dispositions psychologiques ainsi que les institutions sociales et religieuses sont tributaires de la corrélation entre l'homme et la nature. Dans cet environnement chargé d'histoire et de spiritualité, l'arbre apparaît comme un référentiel majeur autour duquel s'organise la vie sociale. Il ressort de cette étude une conception de l'arbre qui n'a pas pu cacher la vision saisissante de la forêt, du monde, pourrait-on dire. Tribunal, théâtre de jeux divers, il est également un temple où l'on communit avec les esprits ancestraux garants du pacte de paix et de prospérité auquel fait écho la toponymie de nombreux villages seereer. Chez le peuple seereer, l'observance des traditions environnementales fonde l'existence d'une écologie spiritualiste.

Références bibliographiques

DIOUF, Madior, (2019). *Daga : textes sur la culture sérère*, Dakar, L'Harmattan-Sénégal. DUPIRE, Marguerite, (1991), Totems seereer et contrôle rituel de l'environnement, *L'Homme*, tome 31 n°118. p. 37-66.

GRAVRAND, Henri, (1980). *La civilisation seereer : cosaan*. Dakar : NEA. 361p. - (1990). *La civilisation seereer : pangool*. Dakar : NEA. 473p.

FAYE, Amade., (1996). L'homme et l'environnement dans l'imaginaire seereer : dialogues à travers les âges, *Annales de la Faculté des Lettres et Sciences Humaines*, UCAD, n°26. p.109-123.

FAYE, Amade, (2016). *La route du pouvoir en pays seereer ; De l'Ancêtre-arbitre au chevalier gelwaar*, IFAN-Karthala.486p. -(2016). Baobabs à griots en milieu seereer ou le

paradigme de la mort de soi dans le territoire d'autrui : M. Augeron, F. Bonnifait, R. Ndiaye (eds), *Voyages en pays seereer* : La Crèche [Région Nouvelle Aquitaine] : Geste Édition. p.143.

LA FLIZE, (1913). L'Arbre, *La revue pédagogique*, tome 63, Juillet-Décembre. pp. 272-278.

MAKOUTA-MBOUKOU, Jean-Pierre, (1992). La plante : instrument-langage et symbole dans la Bible et dans la littérature, *Annales de la faculté des Lettres et Sciences Humaines*, n°22, UCAD. p.123-136.

SENE, Dominique, (2016). « Du triomphe de la pharmacopée traditionnelle à la thérapeutique des pangool protecteurs en pays seereer du Siin » : M. Augeron, F. Bonnifait, A. Faye, R. Ndiaye (eds), *Voyages en pays seereer* : La Crèche [Région Nouvelle Aquitaine] : Geste Édition. p.300-304.

SENGHOR, Léopold Sédar, (1990). Œuvre poétique. Paris : Seuil. 427p.

THIAO, Mbaye. (2017). « L'expression du sacré dans la littérature orale seereer : analyse ethno-littéraire des textes du Bawol ». Th. doc. : Lettres : Fac. des Lettres et Sc. hum., UCAD de Dakar.-370 f.